

LES CIMETIÈRES OTTOMANS COMME SOURCE HISTORIQUE. MÉTHODOLOGIE ET POSSIBILITÉS DE TRAITEMENT PAR L'INFORMATIQUE

JEAN-LOUIS BACQUÉ-GRAMMONT*, HANS PETER LAQUEUR**
ET NICOLAS VATIN***

En 1981, la Deutsche Forschungsgemeinschaft chargeait Hans-Peter Laqueur de commencer, dans le cadre de l'Institut Archéologique Allemand d'Istanbul, un vaste travail sur les stèles funéraires ottomanes d'Istanbul. Il devait particulièrement constituer une documentation photographique liée au déchiffrement, à l'archivage et à la mise en valeur des épitaphes. En 1982, naquit l'idée d'une collaboration avec les deux autres auteurs de cet article. Cette collaboration devint rapidement institutionnelle grâce à un accord entre l'Institut Archéologique Allemand, l'Institut d'Études Anatoliennes et l'Unité Associée no 041057 du Centre National de la Recherche Scientifique, auxquels chacun de nous était plus particulièrement lié. Cette collaboration s'est révélée fructueuse puisqu'elle a abouti jusqu'à présent, à deux articles publiés (dont un de 100 pages), à un ouvrage sous presse (450 pages dactylographiées, avec près de 500 clichés) et à deux copieuses études en cours d'achèvement. D'autre part, les perspectives qui s'offrent apparaissent extrêmement prometteuses.

Il s'agissait, non pas de doubler l'oeuvre de longue haleine que H.-P. Laqueur continua à mener de son côté, mais de tenter d'aborder, ensemble, l'étude d'un tout autre point de vue, selon une nouvelle systématique: nous cherchâmes, tout d'abord, un cimetière stambouliote de taille moyenne — donc *intra muros*— de population à peu près homogène, de manière à constituer un document historique lui-même homogène dont tous les éléments, pour être précis, toutes les stèles épigraphes, seraient pris en compte. L'expérience allait prouver que nous avions vu juste, une épitaphe ne livrant souvent ses secrets qu'une fois mise dans son contexte

* Directeur de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique (Paris)
Directeur de l'Institut Français d'Études Anatoliennes d'Istanbul.

** Ancien pensionnaire de l'Institut Archéologique Allemand d'Istanbul.

*** Chargé de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique (Paris).

et rapprochée de l'épithaphe voisine d'un parent ou d'un proche. De plus, l'étude de l'organisation des cimetières nous sembla bientôt particulièrement intéressante. D'autre part, l'accumulation des études ponctuelles nous permet aujourd'hui de disposer d'un échantillonnage dont l'importance numérique autorise à formuler de premières hypothèses générales. Enfin, nous nous sommes toujours efforcés de travailler dans des cimetières dont l'étude pourrait apporter quelque chose à l'histoire ottomane, indépendamment de nos recherches d'épigraphie funéraire.

C'est en fonction de ces grandes lignes que nous choisîmes nos terrains de recherche successifs. D'abord, le cimetière de la mosquée Küçük Aya Sofya (KAS, 184 stèles). Afin de compléter l'étude du quartier, nous ajoutâmes par la suite le cimetière des mosquées, proches, de Sokullu Mehmed Paşa et de Bostancı Ali, à Kadırga Limanı (respectivement *SMK*; 352 stèles et *BA*, 38 stèles). La présence de descendants du grand-vizir Sokullu Mehmed Paşa dans le cimetière de sa mosquée nous poussa à aller étudier ensuite celui de son *türbe*, à Eyüb (*SME*, 106 stèles). Le désir de sortir de la capitale nous porta d'autre part à entamer des travaux sur les 21 stèles rassemblées au musée de plein air de Şile¹ et sur le cimetière du village thrace de Karacaköy, mais aussi sur toute une série d'enclos funéraires de la région d'Aydın, dans la vallée du Méandre. Enfin, nous avons consacré une bonne part de l'été 1987 au cimetière du *tekke* bektachi de Merdivenköy, dans la banlieue asiatique d'Istanbul (*Mk*, *MB*, *Krk*, *GB*).

Ce sont les grandes lignes de cette recherche et ses premiers résultats qu'on va tenter d'exposer.²

L'exploitation du matériel ainsi rassemblé est évidemment fonction de ce qu'il apporte à l'historien. Rappelons que la stèle funéraire ottomane se signale d'abord par un décor qui lui est très particulier: elle est en effet souvent surmontée d'un turban (symbole d'une fonction ou d'un rang

¹ Sur la rive asiatique de la Mer Noire, à 80 km. environ d'Istanbul.

² Liste de nos travaux parus ou sous presse: "Stelae Turcicae I. Küçük Aya Sofya," *Istanbul Mitteilungen*, Institut Archéologique Allemand d'Istanbul, 34, 1984, pp. 441-539 + 19 planches + 2 plans; "Stelae Turcicae III. Le Musée de plein air de Şile," *Türkische Miscellen. Robert Anhegger Festschrift-Armağan-Mélanges*, Varia Turcica VI, Istanbul-Paris, 1986, pp. 45-61; *Stelae Turcicae II. Cimetières de la Mosquée de Sokullu Mehmed Paşa à Kadırga Limanı, de Bostancı 'Ali et du türbe de Sokullu Mehmed Paşa à Eyüb*, sous presse dans la collection de monographies de l'Institut Archéologique Allemand d'Istanbul; "Stelae Turcicae IV. Cimetières de Merdivenköy," en cours d'achèvement pour publication dans les collections de l'Institut Français d'Études Anatoliennes d'Istanbul.

social bien souvent) puis d'un fez pour les hommes, d'un bonnet ou de décors, généralement floraux, pour les femmes. Il existe du reste d'autres types, sur lesquels on reviendra. Quant à l'épithaphe elle-même, son formulaire présente des caractéristiques à peu près constantes:

1) Invocation à Dieu,³ plus rarement une lamentation.⁴

2) Qualités du mort, ou du chef de famille si le défunt est le proche d'un personnage plus important que lui (parent, époux, père, patron ...) par rapport à qui il se définit — c'est ici qu'il est fait mention de la filiation, de l'origine géographique, de l'accomplissement du pèlerinage et de la profession. Il est d'ailleurs souvent difficile de déterminer à qui, du père ou du fils, il faut attribuer cette dernière. Ajoutons que ces indications ne sont pas nécessairement toutes fournies.

3) Nom et titulature du défunt.

4) Invitation à prononcer la *fātiha* en son nom.

5) Date de la mort (pratiquement jamais de la naissance).

La date peut être complète, ou bien n'indiquer que le mois, ou même, le plus souvent, que le millésime.⁵ Dans quelques cas l'âge du décès est indiqué. Parfois, mais c'est plus rare encore, sa cause. Pour le reste, aucune indication biographique n'est fournie.

Utilisant ces données, nous nous efforçons donc, dans un premier temps, de classer les stèles d'un point de vue typologique, et d'établir des index qui servent de base à notre étude, mais peuvent aussi être utiles à d'autres chercheurs:

1) Index prosopographique répertoriant tous les noms apparaissant sur les stèles, qu'ils soient ou non ceux de défunts inhumés au cimetière: on s'efforce d'une part d'y identifier par d'autres sources les personnes citées, d'autre part d'indiquer tous les rapports de famille et de clientèle qu'ils peuvent avoir avec d'autres individus recensés dans les épithaphes.⁶

³ Fréquemment *hüve'l-hayyü'l-bâkî*. On a trouvé aussi dans le cimetière bektachî la formule *hü dost* (ô Lui! L'Ami). Ou'on peut lire aussi dans certains cas: *hü dö sitt* (ô lui! deux-six), allusion aux doctrines chiïtissantes de l'ordre!

⁴ En général: *âh mine'l-mevt*.

⁵ Nous n'avons pas rencontré de datation indiquant la décade du mois.

⁶ Dans la société ottomane, qui ignorait les patronymes, définir un ordre alphabétique des noms n'est pas chose facile, d'autant qu'il peut arriver de prendre une indication de métier pour un surnom, ou inversement. Le système que nous avons élaboré, et auquel nous nous tenons aussi strictement que possible, a été défini in *ST, I*, p. 520.

- 2) Index des *lakab*, ou surnoms,
- 3) Index des lieux d'origine ou d'habitat,
- 4) Index des titres usuels (*beg, efendi, etc.*),
- 5) Index des personnes ayant fait le pèlerinage de la Mecque (*hâccî*),

6) Index des familles et maisonnées: complément de l'index I, celui-ci cherche à mettre en évidence les éventuels regroupements familiaux, et en particulier à voir s'ils ont un effet quelconque sur l'aménagement du cimetière,

7) Index des situations sociales, regroupées en grandes catégories professionnelles (service du Palais, du grand-vizir et des ministères, armée, professions religieuses ou assimilables, etc. ...),

8) Enfin, index des chronographes.⁷

Avec ou sans commentaire selon les cas, nous avons eu pour règle de publier toujours ces index, ainsi bien entendu que le texte des épitaphes précédé d'une notice descriptive sur chaque stèle. Il a jusqu'ici toujours été possible aussi de fournir des photos de la quasi-totalité des textes publiés.⁸

*
* *

L'étude des cimetières et des stèles pour eux-mêmes peut se développer dans deux directions: celle de l'histoire de l'art et celle de l'utilisation et de l'aménagement de l'enclos.

Nous n'avons, jusqu'ici, abordé le domaine de l'histoire de l'art que très partiellement. Nous nous sommes ainsi bornés à indiquer dans les notices descriptives le type de calligraphie de chaque inscription, sans prétendre en pousser plus loin l'analyse.⁹ Il y a, d'autre part, toute une symbolique de l'ornementation (fruits, fleurs, colliers de piécettes de mon-

⁷ Sur la pratique de l'*ebced* et son application au cimetière, cf. l'étude d'Edhem El-dem, à paraître in *ST, IV*.

⁸ La question se pose évidemment de savoir s'il est possible de continuer, et même s'il le faut. Mais dans tous les cas, même destinée à rester inédite, cette partie du travail demeure fondamentale. Quant aux photographies, elles sont déposées à l'Institut Archéologique Allemand d'Istanbul, dans le fond d'archives photographiques organisé par H.-P. Laqueur.

⁹ Au demeurant le lecteur intéressé pourrait toujours se reporter aux photographies.

naies, rubans, motifs architecturaux...) que nous avons laissée de côté, nous contentant de relever les motifs indiquant l'appartenance du défunt à un ordre religieux: *teslîm taşı* bektâşî ou *gûl nakşbendî*. Cependant, Hans-Peter Laqueur s'est consacré à classer les turbans surmontant la majorité des stèles masculines. Il a ainsi déterminé de grands types correspondant de façon assez précise à des catégories sociales ou professionnelles. L'introduction du fez en 1828-1829 se répercuta très rapidement dans les cimetières: seules les pierres de personnages religieux ou de derviches conservent le turban ou le *tâc*. L'évolution du fez au cours du XIX^e siècle est, elle aussi, sensible, tout comme l'interdiction édictée en 1925 par Atatürk: à leur manière, les cimetières ottomans sont le reflet de la mode et des événements politiques. Si un pareil travail n'a pas été entrepris à propos des tombes féminines, la typologie mise au point par Jean-Louis Bacqué-Grammont vient en partie combler cette lacune. Fondée sur un ensemble désormais suffisamment représentatif de 680 stèles, confortée et enrichie par les travaux postérieurs, cette typologie combine 12 coupes (A à L) à 4 silhouettes masculines et féminines, elles-mêmes réparties en sous-groupes. Ce n'est pas ici le lieu de donner des détails,¹⁰ mais on peut souligner qu'il paraît déjà possible d'apercevoir une histoire de ces types: évolution, pour offrir toujours plus de place à l'inscription, d'un type archaïque au type le plus généralisé au XIX^e siècle; apparition de types nouveaux comme, à la fin du même siècle, celui à contours baroques que nous avons appelé "en contrebasse"; réapparition récente de types archaïques comme la stèle cylindrique... On pourrait donner d'autres exemples. Il va de soi que le couvre-chef et le type de la stèle apportent sur la personnalité du défunt et sur la datation de son monument des informations qui peuvent se révéler précieuses.¹¹

*
* *

En ce qui concerne l'histoire de l'occupation du cimetière, on a pu arriver à plusieurs conclusions. Les cimetières *intra muros* d'Istanbul semblent en général dater de l'ouverture de la mosquée¹² à laquelle ils sont

¹⁰ La typologie de J.-L. Bacqué-Grammont est présentée in *ST, II*.

¹¹ On en donnera un exemple: Le type nettement archaïque des stèles portant les dates les plus anciennes au cimetière du *tekke* de Merdivenköy nous a permis de réfuter assez aisément les théories locales voulant que ces stèles soient en fait l'oeuvre d'un *şeyh* des années 1880.

¹² Qu'il s'agisse d'un bâtiment neuf ou de la transformation d'une église en mosquée.

rattachés. Cependant, si l'on peut y voir parfois des stèles remontant au XVII^e, voire au XVI^e siècle, la période de plus intense occupation commence semble-t-il plutôt à la fin du XVIII^e siècle ou début du XIX^e siècle. Il faut dire que le marbre dont les monuments sont faits était probablement coûteux et que les stèles de bois, qu'utilisent encore aujourd'hui les familles pauvres, ne pouvaient guère durer très longtemps. Que ce soit à cause de la baisse des coûts ou de l'enrichissement moyen, la stèle de pierre ne se généralisa pas avant la fin du XVIII^e siècle, et c'est dans le cimetière de la riche famille des İbrahîmhânzâde, à Eyüb, que nous avons trouvé des stèles du XVI^e siècle. Autre phénomène frappant, on semble avoir cessé d'inhumer dans les cimetières de quartier *intra muros* à partir des années 1860-1870: seuls font exception quelques personnages importants de l'État ou du quartier, en particulier les imams de la mosquée et les *şeyh* du *tekke* voisin. On peut supposer que c'est la conséquence d'une mesure de police limitant l'autorisation d'enterrer à l'intérieur de la ville, à l'image de la politique des grandes villes européennes du siècle précédent. Désormais, les Stambouliotes firent dresser la stèle de leurs morts dans les grands cimetières des faubourgs (Eyüb, Edirnekapı, Hasköy, Üsküdar ...).

En ce qui concerne l'occupation de l'espace, il apparut vite que les rapprochements familiaux, effets probablement de l'influence occidentale, n'apparaissaient qu'à date tardive, et donc uniquement dans des cimetières hors les murs, comme *SME* ou *Mk*. En fait, l'aménagement des enclos s'explique par le rôle particulier de la stèle funéraire turque, tel qu'on peut le déduire de la pratique des vivants. Ceux-ci n'hésitent pas et n'ont jamais hésité à déplacer une stèle, que ce soit pour des raisons pratiques ou esthétiques. L'espace qu'ils attribuent à la tombe (si on le définit comme compris entre la stèle de tête et la stèle de pied) est souvent très insuffisant pour un corps de taille moyenne. Enfin, à plusieurs reprises, on a trouvé, dans des emplacements différents du même cimetière, deux stèles pour le même mort. On en conclura aisément qu'une stèle ottomane ne désigne pas obligatoirement le lieu d'inhumation du défunt. Inversement, il est constant à Istanbul que les inscriptions sont dans la mesure du possible tournées vers le lecteur potentiel en fonction de la géographie de l'enclos.¹³ Il semble donc qu'une stèle soit, au sens strict,

¹³ Nous avons été frappés par le fait qu'il était loin d'en aller toujours ainsi dans la région d'Aydın. Une étude plus approfondie permettra peut-être de savoir s'il s'agit d'une particularité stambouliote ou non.

un monument, destiné à rappeler au passant de prier pour l'âme d'un individu dont l'épithète lui indique non la biographie, mais l'identité. Cette hypothèse explique la présence des grilles ou des larges fenêtres qui permettent de jeter de la rue un coup d'oeil sur les cimetières. Elle rend compte aussi de l'occupation de ceux-ci, dictée par une hiérarchie des places: il fallait être visible pour être lisible. Ainsi l'on voit les meilleures zones investies aux périodes anciennes et les moins bonnes occupées progressivement au cours du temps.¹⁴ Mais, d'autre part, on voit à toutes époques les défunts les plus illustres accaparer les meilleures places et les moins brillants relégués au fond. Un bel exemple en est fourni à SMK par les *şeyh* du *tekke*, tous rassemblés dans la petite zone bien visible du cimetière, tandis que leurs épouses sont réparties ailleurs! Au demeurant, il serait erroné de voir en la lisibilité le critère unique: au cimetière du *tekke* de Merdivenköy, des places peu en valeur mais proches du *türbe* du Saint fondateur semblent avoir été assez prisées. Une autre question, systématiquement posée dans chaque enclos, s'est révélée assez intéressante. On sait qu'en théorie le mort musulman doit être inhumé sur le côté, la face tournée vers la Mecque. Autrement dit, sa tombe doit être orientée perpendiculairement à la *kibla*. Manifestement, on n'a jamais calculé la *kibla* à chaque enterrement. A Istanbul cependant, on semble avoir tenté de se fonder sur elle dans la mesure du possible. Néanmoins la volonté d'harmonie générale de l'ensemble paraît avoir souvent primé: en général, les tombes situées en fond d'enclos ont tendance à s'aligner sur le mur de clôture. Parfois même on viole sciemment la règle, et c'est toujours pour des raisons d'ordre esthétique. Quant au cimetière du *tekke* de Merdivenköy, pourtant particulièrement soigné, il ignore systématiquement la *kibla*, dont le respect aurait sans doute nui à l'harmonie de l'ensemble. Même si l'on est tenté d'attribuer cette désinvolture à l'indépendance d'esprit des bektachis, ceux-ci ne faisaient que systématiser la conduite des Stambouliotes.¹⁵ Pour ces derniers, un cimetière n'était pas le domaine des morts, mais simplement un lieu consacré à l'âme des défunts, où l'on pouvait et devait entrer prier sans cérémonie, un beau jardin séparé

¹⁴ Il va de soi que selon la géographie propre à chaque cimetière ce phénomène se traduit par des mouvements spatiaux qui ne sont pas nécessairement identiques d'un enclos à l'autre.

¹⁵ Ici encore il reste à faire avec la province des comparaisons qui seront sans doute éclairantes. Dans les campagnes d'Aydın, la disposition du terrain et l'absence de stèle de pied définie interdisent l'analyse. Au village de Koçarlı, il était facile de se fier au mur de la *kibla* de la mosquée, et c'est ce qui fut fait.

mais non coupé du monde des vivants, où tout devait n'être qu'ordre et beauté.¹⁶

*

* *

Ainsi qu'il a été dit en introduction, nos monographies n'ont pas pour seul but d'avancer dans la connaissance des cimetières et de l'épigraphie funéraire ottomans. En choisissant la plupart de nos enclos, nous avons eu l'espoir de prouver que la documentation qu'ils apportaient pouvait servir à d'autres champs de la recherche historique.¹⁷ Dans plusieurs cas, cela nous a donné la chance de collaborer avec des spécialistes intéressés par le sujet abordé.

Notre première enquête a porté sur le quartier de Sultanahmet-Kardirga Limanı, bien circonscrit, en contrebas de l'hippodrome, par les murs du palais, d'une part, et les quartiers chrétiens, de l'autre. Force est de reconnaître que les cimetières n'apportèrent pas de révélation fracassante. Du moins leur analyse a montré qu'ils étaient bien des cimetières de quartier, abritant les tombes des fidèles les plus notables de la mosquée à laquelle ils étaient liés. Ainsi s'explique le niveau social de *BA*, nettement inférieur à celui de *SMK*. On y trouve en effet les stèles d'artisans et de boutiquiers plus que de fonctionnaires de haut rang. Autre information non dépourvue d'intérêt, la concentration relativement élevée de personnes venant d'Anatolie Centrale, en particulier de la région de Malatya (aujourd'hui encore lieu d'origine de nombreux habitants de l'endroit), mais aussi de Kastamonu. Il paraît probable que le quartier était un des points de ralliement des provinciaux de ces régions montant à la capitale. Les courbes par année ou par mois, tout comme les maladies indiquées, confirment ce qu'on pouvait imaginer d'une mortalité d'ancien

¹⁶ Il est d'ailleurs significatif qu'à Merdivenköy le cimetière ait été le prolongement naturel du jardin du *post-nişin*. Notre manuel d'anglais de 6e définissait le *churchyard* comme *the place where people meet and speak on sundays*. Nos cimetières ottomans donnent une image un peu similaire et pourtant très différente : certes, comme les Anglais, les Turcs ne répugnaient pas à vivre avec les morts mais, au moins en théorie, ils songeaient d'abord à prononcer la *fātiha* pour leur âme.

¹⁷ On en exceptera le cimetière de Karacaköy, qui nous paraissait fournir l'occasion de comparer aux cimetières urbains de la capitale le cimetière assez conséquent d'un village situé à une soixantaine de kilomètres de celle-ci. Quant aux stèles du musée de plein air de Şile, quoique déplacées et peu nombreuses, elles nous ont présenté une image assez sympathique de la bonne société de cette petite ville maritime, où dominaient les marins, les fonctionnaires locaux et (sans doute) quelques propriétaires des environs.

régime, marquée par les épidémies — la peste de 1812 sévit particulièrement dans le quartier —, les maladies gastriques l'été et pulmonaires l'hiver. Sans parler des nombreuses femmes mortes en couches et ayant droit de ce fait au titre de *şehide*, réservé aux hommes mourant au combat.

D'autre part, nous avons eu la chance de trouver à *SMK* une série de stèles des *şeyh* du *tekke* lié au complexe, grâce auxquelles il a été possible de reconstituer un arbre généalogique de la famille qui fut au XIX^e siècle à la tête du *tekke*, et de préciser mieux qu'on n'avait pu le faire jusqu'alors l'ordre de succession des *şeyh*.

Les descendants de Sokullu Mehmed Paşa recensés à *SMK* et surtout à *SME* appartenaient en très grande majorité aux İbrahimhânzâde, issus du fils de Sokullu Mehmed Paşa et d'Esmahan, fille de Soliman le Magnifique. À l'aide des épitaphes et de renseignements fournis par des membres vivants de la famille, il a été possible de reconstituer un arbre généalogique allant de Sokullu Mehmed à nos jours. Ibrahim Han, petit-fils de sultan, avait amassé au XVI^e siècle une fortune considérable constituée en *vakf*, dont la famille vécut jusqu'au lendemain de la Grande Guerre, période où elle fut d'ailleurs contrainte d'abandonner son cimetière et d'enterrer désormais ses morts dans le cimetière de Sütlüce, sur la rive opposée de la Corne d'Or. Les stèles nous montrent une famille de rang très élevé, où le port du titre de *beg efendi* est fréquent. Une tradition voulait qu'en cas d'extinction de la famille ottomane, la branche des İbrahimhânzâde fût appelée à lui succéder. Il n'en est que plus intéressant de constater (et le cimetière est un document très sûr en ce domaine) que, dès la deuxième génération, les membres de la famille cessèrent d'occuper des fonctions officielles. Ils n'en restaient pas moins liés au haut personnel de l'État, mais se repliaient sur leur *vakf* dont le chef de famille était le *mütevelli*. Cela nous a d'ailleurs permis de dresser une liste sans doute assez complète des *mütevelli* du *vakf* au cours des siècles. Ces éléments et d'autres moins détaillés donnent une image assez parlante de cette grande famille ottomane, et notre travail pourrait n'être pas inutile à qui serait amené par d'autres sources à s'intéresser à elle ou à un de ses membres. Il convient de noter que les descendants de Sokullu Mehmed issus des premières épouses que celui-ci répudia lors de son mariage avec fille du sultan régnant et sur la demande de celle-ci, constituèrent des branches parallèles de la famille, moins richement dotées et qui, de ce fait, furent amenées par des raisons économiques, à servir l'État ottoman de manière plus active et souvent plus brillante.

C'est à l'appel de Mme Ayda Arel, responsable de programme à l'IFEA et chargée de cours à l'Université de Yıldız, que nous nous sommes intéressés à la région d'Aydın, qui fut dominée au XVIII^e siècle par une grande famille d'*ayan* de l'endroit, les Cihânzâde. Étudiant les nombreux bâtiments édifiés par ces seigneurs locaux, Mme Arel avait été frappée par l'importance des cimetières dans les villages qu'ils dominaient ou autour des mosquées qu'ils avaient fondées. En ce qui nous concerne, une comparaison entre la capitale et ces petites villes ou villages de province nous parut intéressante à tenter. Le travail sur le terrain est loin d'être encore achevé, tant la matière est abondante (250 stèles étudiées en deux campagnes). Il a néanmoins déjà été possible d'établir des tronçons d'arbre généalogique pouvant servir aux recherches de Mme Arel. Nos études respectives seront publiées conjointement.

Nous sommes en train d'achever notre étude du cimetière bektachi de Merdivenköy, qui fut, à la fin du XIX^e siècle et dans les premières décennies du XX^e siècle, un des plus importants de Turquie, en grande partie grâce à l'activité d'un de ses *post-nişîn*, Mehmed Alî Hilmî Dede Baba. Réalisée en étroite collaboration avec Mme Beatrice Saint-Laurent et M. Paul Dumont, qui s'intéressent à l'histoire du bâtiment, de M. Edhem Eldem, qui s'est penché sur le délicat problème des chronogrammes et de M. Thierry Zarcone, excellent connaisseur des confréries religieuses, cette recherche s'est révélée particulièrement fructueuse. En effet, ces cimetières de derviches¹⁸ présentent des particularités d'aménagement, liées en particulier à la présence de tombes de saints mythiques faisant aujourd'hui encore l'objet d'un culte. Le décor des stèles, le type des couvre-chefs et le formulaire des épitaphes apparaissent fort particuliers. D'autre part, le travail mené en collaboration avec les collègues cités plus haut a permis de jeter quelques lueurs sur l'histoire ancienne du *tekke* et de retracer de façon assez convaincante son évolution du début du XIX^e siècle à nos jours. Ces stèles montrent que le *hankâh* accusa le coup des interdictions de 1826 et 1925, rentrant dans la clandestinité pour plusieurs décennies, mais aussi qu'il ne fut jamais totalement abandonné. En particulier dans les années 1930-1950, certaines formules ambiguës, certains noms, l'origine géographique des défunts constituent autant d'indices concordants d'une permanence longtemps clandestine et aujourd'hui affichée.

¹⁸ Car à côté du cimetière du *tekke* lui-même, les enclos voisins ont bientôt attiré notre attention : s'ils ne sont pas strictement bektachis, ils le sont en grande partie.

À travers l'histoire du *tekke*, celle de l'ordre nous paraît progresser un peu. Surtout que ces indices viennent confirmer ou infirmer ce qu'on dit généralement d'un ordre qui a la tradition du secret. Les renseignements tirés des épitaphes sont sûrs.

*
* *

Comme on voit, les cimetières ottomans offrent une documentation extrêmement riche à sa manière. Notre travail n'en est qu'à ses débuts. Plusieurs collègues se sont déjà joints à nous plus ou moins épisodiquement en fonction de leurs intérêts propres. Nous souhaitons que ce mouvement, très réconfortant, se développe, d'autant que de nombreux champs sont encore à défricher, que nous ne pourrions pas tous aborder. En particulier il reste beaucoup à faire en matière d'histoire de l'art ou d'étude de la calligraphie. Mais nous espérons pouvoir, dans la suite, étudier le formulaire, nous pencher sur le problème des réactions devant l'injustice de la mort, ou sur le rôle d'intercesseur que semblent devoir jouer certains défunts. ... A terme, c'est toute une histoire de la mort ottomane qui est en jeu, et que nous ne saurions faire seuls.

*
* *

L'abondance des informations fournies par les stèles funéraires ottomanes est telle que, pour la suite de nos recherches, nous ne pouvions envisager leur exploitation sans le recours aux moyens qu'offre l'informatique. Ce sur quoi débouchent logiquement nos travaux est, en effet, non seulement le classement des données en séries mais l'établissement des corrélations entre ces séries. La seule expérience que nous avons tentée dans ce domaine a été faite au moyen d'une simple "calculatrice" et portait sur la corrélation silhouette/coupe de l'ensemble des stèles de *KAS*, *SMK*, *SME* et *BA*, soit plus de 600 unités, avec les pourcentages de fréquence des sous-types par rapport aux types et au total. L'opération s'est révélée longue, délicate et comportant de tels risques d'erreurs que nous avons renoncé à entreprendre l'établissement d'autres corrélations avec des moyens aussi rudimentaires.

L'installation à l'Institut Français d'Études Anatoliennes d'un équipement informatique performant nous ouvre en ce domaine de vastes possi-

bilités. Un programme est en cours mise au point pour la constitution d'une banque de données sur les cimetières ottomans, permettant d'une part la mise en mémoire des fiches correspondant à chaque stèle, d'ores et déjà établies selon un modèle type que nous utilisons sur le terrain. D'autre part, l'interrogation qui portera naturellement sur les corrélations entre deux séries de données ou davantage. Celle qui doit exister entre silhouette/fonction sociale/date nous semble présenter un intérêt particulier. Il y en a bien d'autres.

En fait, au terme des essais en cours, c'est un projet beaucoup plus vaste que celui que nous imaginions à l'origine qui se dessine de plus en plus clairement: celui de la constitution d'équipes associées à la nôtre, travaillant selon les mêmes méthodes et dont le résultat du travail aboutirait naturellement dans la banque de données où la comparaison avec le matériel déjà rassemblé donnerait sa pleine signification à l'existence de celle-ci et aux efforts de chacun.

BIBLIOGRAPHIE

- S T I* : H.-P. LAQUEUR, J.-L. BACQUÉ-GRAMMONT et N. VATIN: "Stelae Turcicae I (Küçük Aya Sofya)," in *Istanbul Mitteilungen* 34 (1984), pp. 441-539.
- S T II* : Des mêmes: *Stelae Turcicae II - Sokullu Mehmed Paşa (Kadırğa Limanı), Bostancı Ahi, Sokullu Mehmed Paşa (Eyüb)* à paraître en *Beihft de Istanbul Mitteilungen*.
- S T III* : J.-L. BACQUÉ-GRAMMONT et N. VATIN: "Stelae Turcicae III. Le musée de plein air de Şile", in *Türkische Miscellen. Mélanges Robert Anhegger*, Varia Turcica IX, Istanbul 1987, pp. 45-61.
- S T IV* : Contributions de J.-L. BACQUÉ-GRAMMONT, E. ELDEM, H.-P. LAQUEUR, N. VATIN et T. ZARCONI à paraître dans *Le tekke bektachî de Şahkulu à Merdivenköy* (titre provisoire, en collaboration avec P. DUMONT et B. SAINT-LAURENT).
- J. L. BACQUÉ-GRAMMONT : "Remarques sur l'exploitation du marbre à l'époque ottomane" in A. Temimi ed., *Mélanges Professeur Robert Mantran*, Zaghouan 1988, pp. 31-34.
- H.-P. LAQUEUR : "Die Kopfbedeckungen im osmanischen Reich als soziale Erkennungszeichen, dargestellt anhand einiger Istanbuler Grabsteine des 18. und 19. Jahrhunderts," in *Der Islam* 59/1 (1982), pp. 80-92.
- H.-P. LAQUEUR : "Grabsteine als Quellen zur osmanischen Geschichte—Möglichkeiten und Probleme," in *Osmanlı Araştırmaları/The Journal of Ottoman Studies* 3 (1982), pp. 21-44.
- H.-P. LAQUEUR : "Osmanische Grabsteine, Bibliographische Übersicht," in *Travaux et recherches en Turquie 1982*, Paris-Istanbul-Louvain 1983, pp. 90-96.
- H.-P. LAQUEUR : "Osmanlı Mezar Taşlarının Süslemesinde Bitkisel Motifler (Pflanzliche Motive in der Ornamentik osmanischer Grabsteine)," in *Suut Kemal Yetkin'e Armağan* (Hacettepe Üniversitesi Armağan Dizisi : 1), Ankara 1984, pp. 263-273.

- H.-P. LAQUEUR : Article "Makbara (Turquie)" in : *Encyclopédie de l'Islam* IV, 1987.
- H.-P. LAQUEUR : "Osmanische Grabsteine als demographische Quelle?" in *Comité International d'Etudes Pré-ottomanes et Ottomanes. VIIth Symposium, Cambridge, 1st-4th July 1984. Proceedings.* (—Varia Turcica IV) Istanbul-Paris-Leiden 1987, pp. 19-22.
- H.-P. LAQUEUR : "Mezartaşlarında Harf Devrimi (Die Schriftreform auf Grabsteinen)," à paraître dans les *Actes du IXe Congrès du Türk Tarih Kurumu*, Ankara 1981.
- H.-P. LAQUEUR : "Die Marinegräber an der Piyalepaşa-Moschee," à paraître dans les *Actes du VI. internationalen Kongresse für türkische Kunst*, Varsovie, 1983.
- H.-P. LAQUEUR : "Dervish Gravestones", in R. Lifchez et Z. Çelik ed., *The Dervish Lodge in Ottoman Turkey*, (sous presse).
- H.-P. LAQUEUR : "Einige osmanische Familiengrablagen in Istanbul," à paraître dans les *Actes du VII^e Congrès du CIEPO*, Pecs 1986.
- N. VATIN : "Sur le rôle de la stèle funéraire et l'aménagement des cimetières musulmans d'Istanbul", in A. Temimi ed., *Mélanges Professeur Robert Mantran*, Zaghouan 1988, pp. 293-297.

ANNEXE

SILHOUETTES

Nous distinguons les stèles d'hommes et de femmes par les lettres H (homme) et F (femme).

Les croquis des stèles les plus représentatives des types de silhouettes sont donnés en annexe. Nous retenons comme critères de classement, par ordre d'importance:

- la forme générale de la stèle
- l'utilisation de la surface pour l'épithaphe et la décoration, la disposition des cartouches, etc.

Nous donnons ci-dessous le résumé de la typologie établie à partir des 358 stèles d'hommes et des 307 stèles de femmes publiées dans *Stelae Turcicae* I et II, avec indication du nombre d'exemples rencontrés dans chaque cas et les dates, en années de l'Hégire, du plus ancien et du plus récent de ceux-ci.

HOMMES

H I : STÈLE SURMONTÉE D'UNE COIFFURE À FACE PLANE

H I 1 : Intégrée à un sarcophage:

I 1a : cartouche unique ou sans cartouche. 54. 1095-1176.

I 1b : cartouches horizontaux. 5. 995-1160.

I 1c : cartouches montants. 1. 1279.

À partir de H I 2, tous les types concernent des stèles indépendantes, montées sur un socle ou fichées en terre

H I 2 : Sans cartouche. 3. 1117-1206.

H I 3 : Cartouche unique. 8. 1114-1253.

H I 4 : Cartouches horizontaux réguliers. 3. 1257-1334.

H I 5 : Cartouches horizontaux réguliers, sauf le supérieur. 5. 1257-1340.

- H I 6 : Cartouches horizontaux réguliers, sauf l'inférieur. 68. 1142-1274.
- H I 7 : Cartouche inférieur double : 1. 1142.
- H I 8 : Cartouches horizontaux réguliers, sauf l'inférieur et le supérieur. 156. 1140-1331.
- H I 9 : Cartouches horizontaux réguliers, sauf l'inférieur et le supérieur, avec ornementation. 11. 1157-1330.
- H I 10 : Cartouches montant de droite à gauche, bordure droite. 39. 1120-1280.
- H I 11 : Cartouches montant de droite à gauche, bordure ondulée:
- I 11a : sans décor. 2. 1259-1277.
- I 11b : avec décor. 2. 1262-1274.
- H I 12 : À épaulettes, bords ondulés et décor végétal, lignes montantes. 1. 1277.
- H I 13 : Contrebasse. 2. 1293-1345.

H II : STÈLE SANS COIFFURE ET À FACE PLANE

- H II 1 : En ogive:
- II 1a : intégrée à un sarcophage. 3. 980-1127.
- II 1b : indépendante. 2. 1165-1168.
- H II 2 : Quadrangulaire. 1. 1191.
- H II 3 : À sommet arrondi. 7. 1130-1155, plus un exemple daté de 995, mais remontant en fait à la même époque que les six autres.
- H II 4 : Face plane intégrée à une colonne. 2. 1169-1210.
- H II 5 : Trilobée. 1. 1194.
- H II 6 : Pentagonale. 3. 1221-1239.
- H II 7 : En accolade irrégulière. 1. 1249.
- H II 8 : Contrebasse. 1. 1280.
- H II 9 : Gerbe tenant lieu de coiffure. 1. 1267.

H III : COLONNE

- H III 1 : Intégrée à un sarcophage. 6. 973-1028.
 H III 2 : Cartouche unique. 1. 1272.
 H III 3 : Cartouches horizontaux réguliers. 2. 993-?
 H III 4 : Cartouches horizontaux réguliers, sauf l'inférieur:
 III 4a : sans décor. 1. 1161.
 III 4b : avec décor. 1. 1278.
 H III 5 : Cartouches horizontaux réguliers sauf l'inférieur et le supérieur. 5. 1006-1313.

H IV : PLAQUE APPOSÉ SUR UN SUPPORT VERTICAL. 4.
1016-1338.

FEMMES

F I : STÈLE SURMONTÉE D'UNE COIFFURE

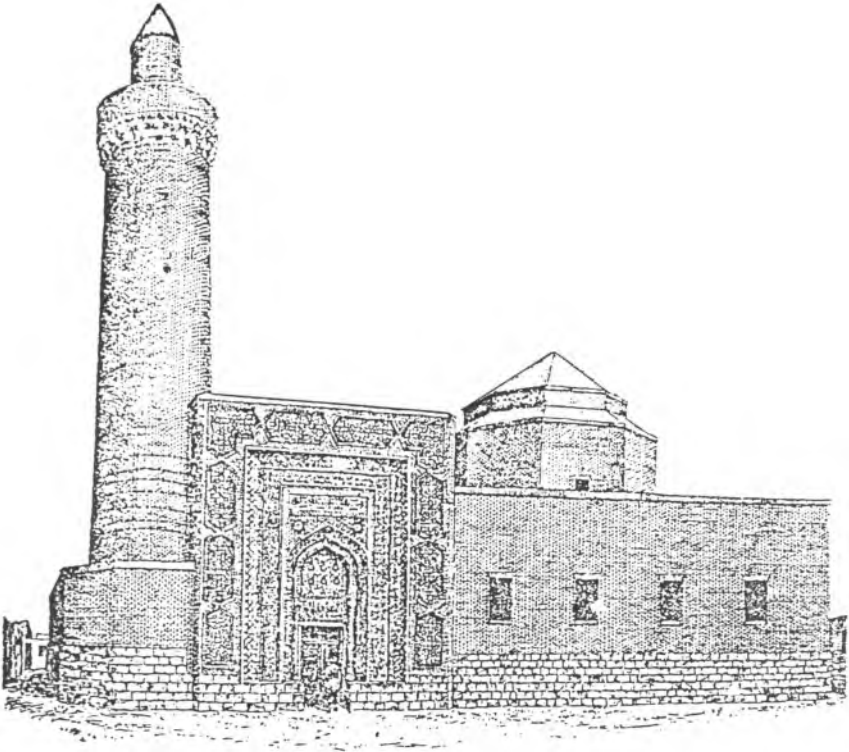
- F I 1 : Intégrée à un sarcophage. 1. 1161.
 F I 2 : Avec décor. 7. 1184-1234.
 F I 3 : Cartouche unique. 2. 1176 - ?
 F I 4 : Cartouches horizontaux réguliers. 1. 1150.
 F I 5 : Cartouches horizontaux réguliers, sauf l'inférieur. 27. 1129-1236.
 F I 6 : Cartouches horizontaux réguliers, sauf l'inférieur et le supérieur. 42. 1184-1257.
 F I 7 : Cartouches montants, bordure droite. 9. 1134-1279.
 F I 8 : Bordure ondulée:
 I 8a : cartouches horizontaux. 4. 1262-1266.
 I 8b : cartouches montants. 2. 1262-1273.
 F I 9 : À épaulettes:
 I 9a : bords droits. 4. 1238-1282.
 I 9b : bords ondulés. 1. 1278.

F II : PENTAGONALE

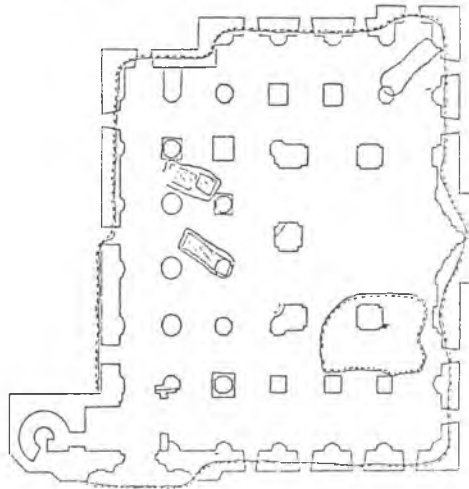
- F II 1 : Cartouches horizontaux réguliers. 3. 980-1121.
- F II 2 : Cartouches horizontaux réguliers, sauf le supérieur. H. 1219-1249.
- F II 3 : Cartouches horizontaux réguliers, sauf l'inférieur. 9. 1177-1258.
- F II 4 : Cartouches horizontaux réguliers, sauf le supérieur et l'inférieur. 45. 1197-1272.
- F II 5 : Cartouches montants. 2. 1209-1264.
- F II 6 : À décor dans le champ supérieur:
- II 6a : marque de *tarikat*. 2. 1210-1217.
- II 6b : fleurs et feuillages. 21. 1188-1246.
- II 6c : treillis et rinceaux. 3. 1195-1213.
- F II 7 : Partie supérieure en saillie et décor à mukarnas. 1. 1164.
- F II 8 : Corbeilles de fruits. 1. 1175.
- F II 9 : Rosace et corbeille de fruits. 1. ?
- F II 10 : Décor végétal stylisé. 1. 1193.
- F II 11 : Décor végétal stylisé et rosace. 1. 1201.
- F II 12 : Décor architectural. 1. 1178.
- F II 13 : Intégrée à un sarcophage. 1. 1156.
- F III : INFLORESCENCES RAYONNANTES SUR PARTIE SUPÉRIEURE À MUKARNAS ET EN SAILLIE 1. 1199.

F IV : POLYLOBÉE

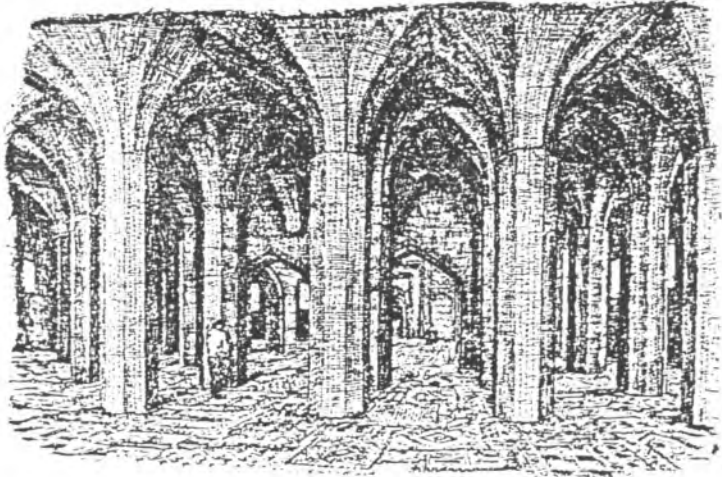
- F IV 1 : À trois arcs. 1. 1147.
- F IV 2 : Accolade à bourrelets. 5. 1158-1192.
- F IV 3 : À demi-marguerite:
- IV 3a : à arcs et bourrelets. 6. 1128-1164.
- IV 3b : en bulbe aplati. 1. 1140.
- IV 3c : intégrée à un sarcophage. 1. 1137.



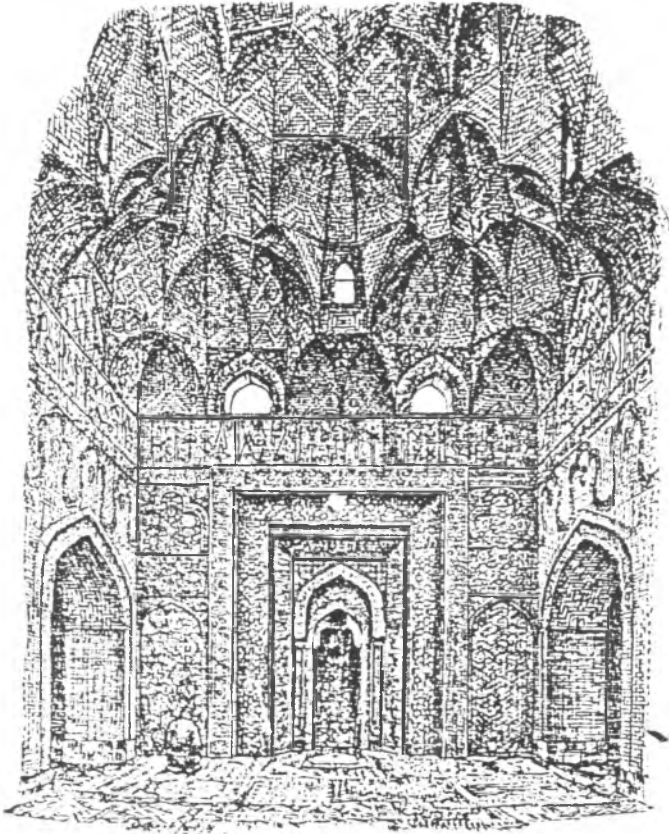
Res. 1. Van Ulu Camii (G. Schneider).



Plan 1. Van Ulu Camii Plan.



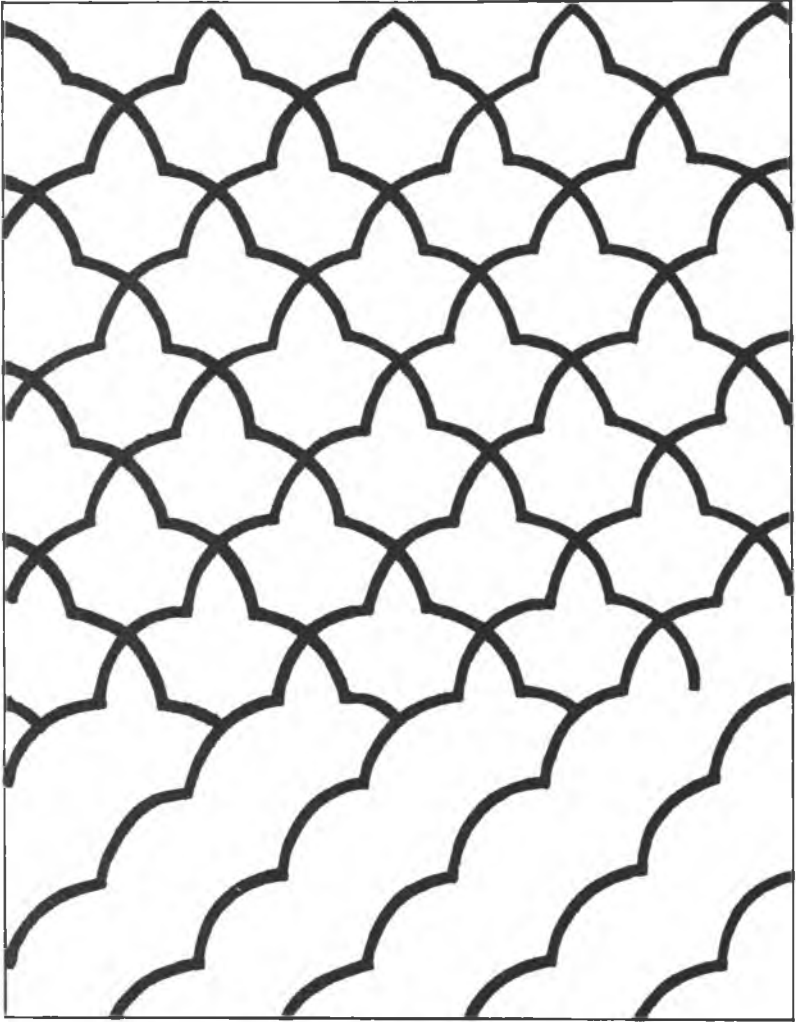
Res 2. Van Ulu Camii İç Görünüş (G. Schneider).



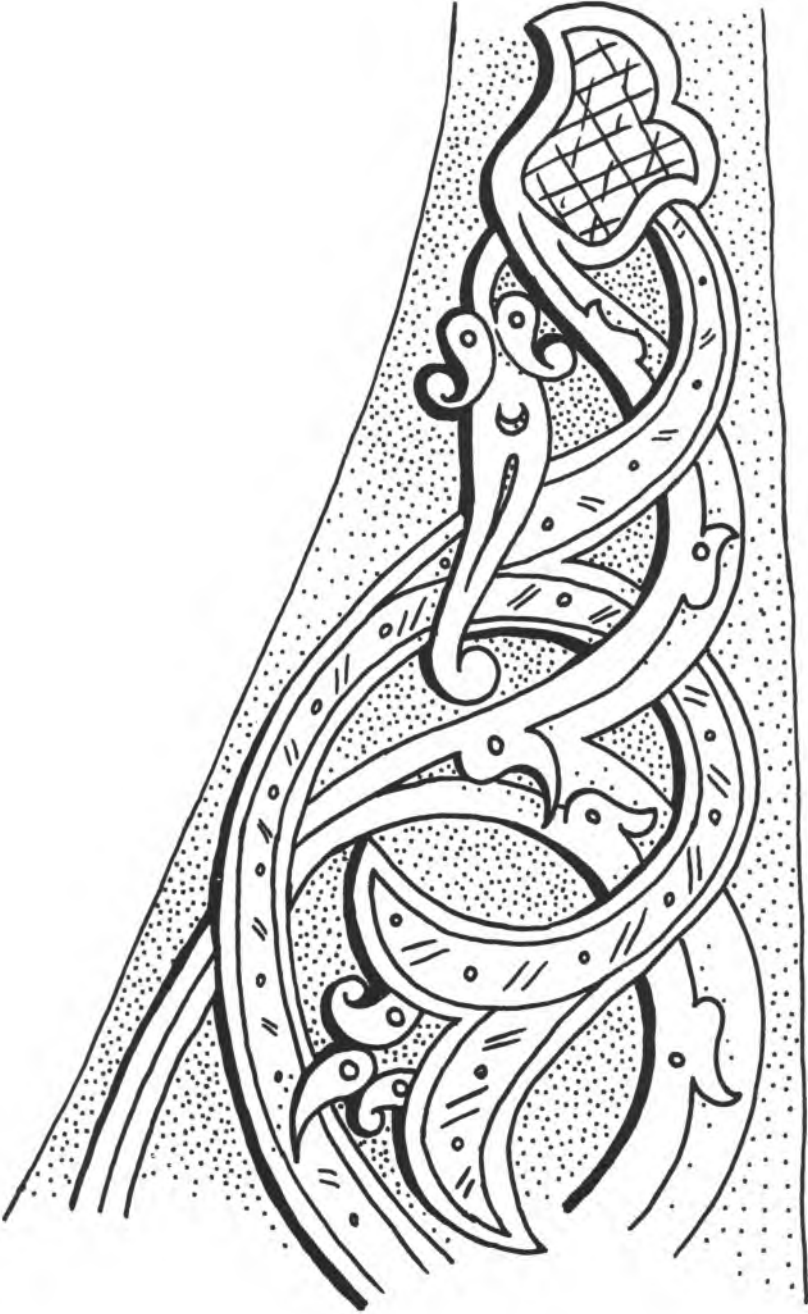
Res 3. Van Ulu Camii Mihrap Önü (G. Schneider).



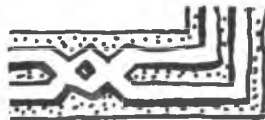
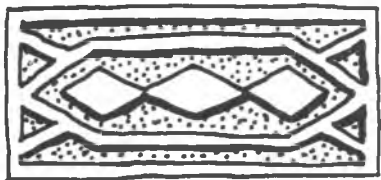
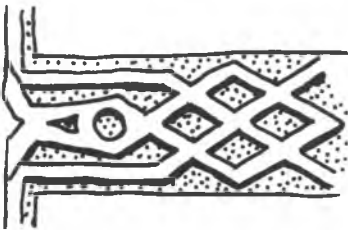
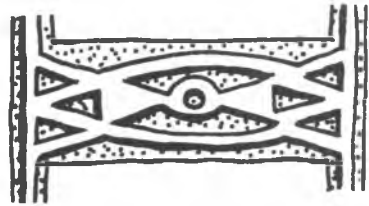
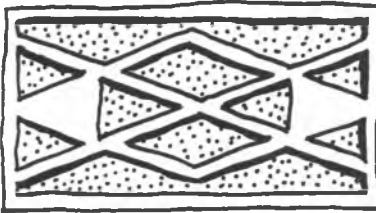
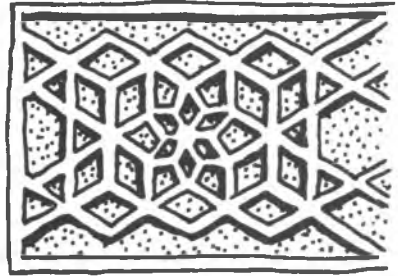
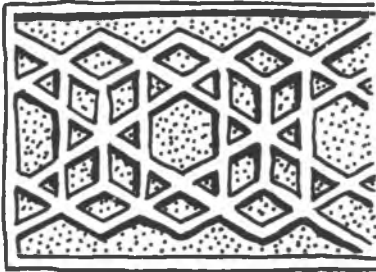
Şek. 4. Palmet (S. Mülâyim).



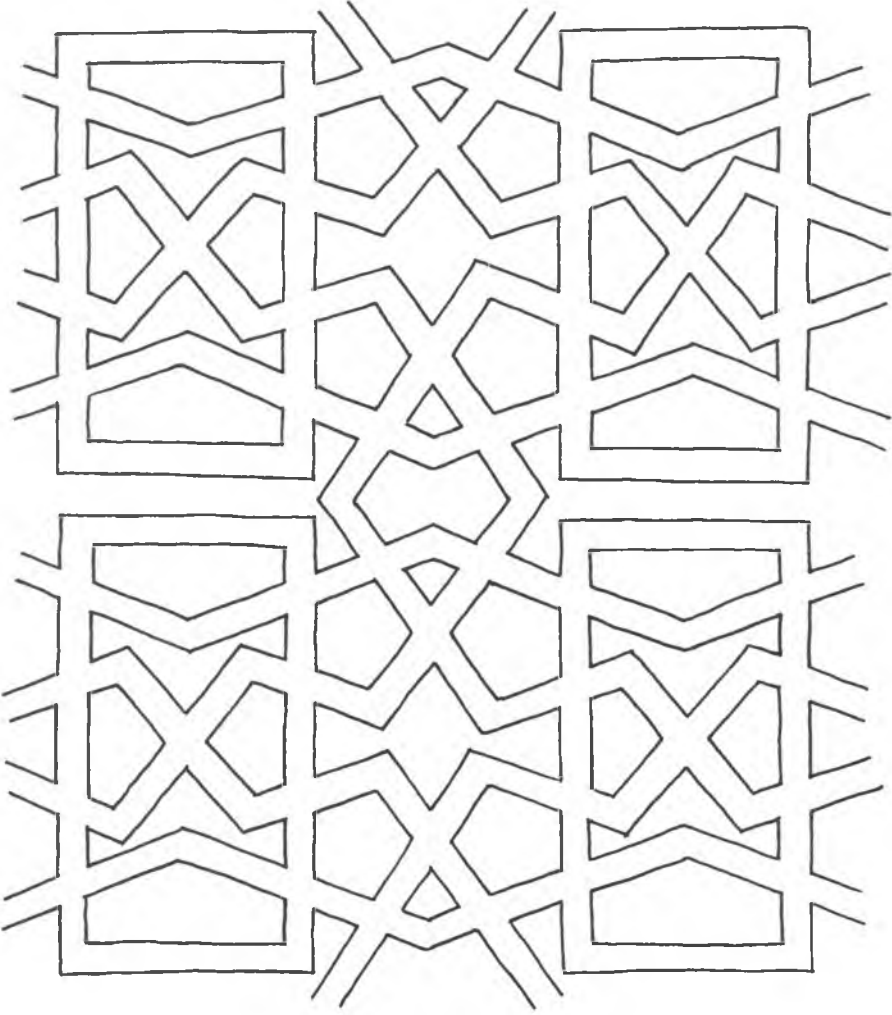
Şek. 5. Palmet Şebekeleri (S. Mülayim).



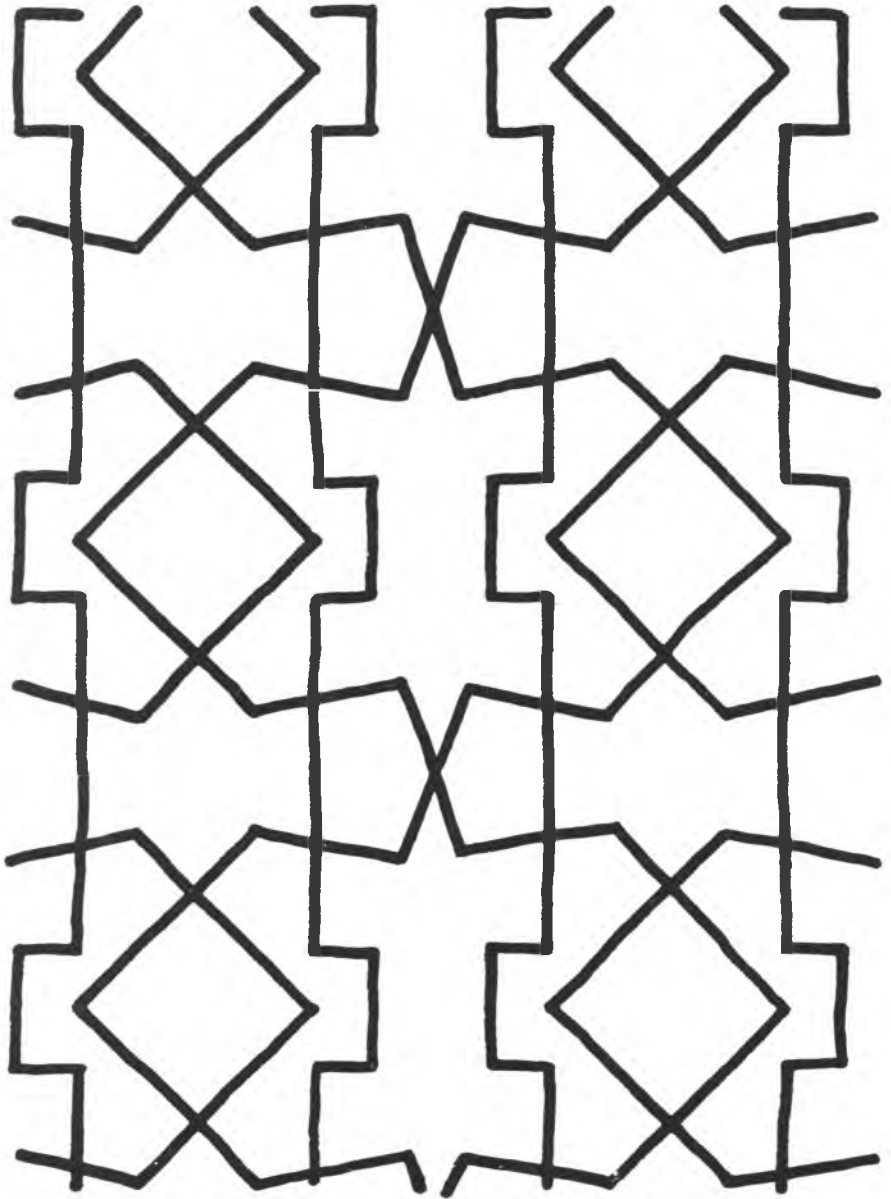
Şek. 6. Rûmî (S. Mülayim).



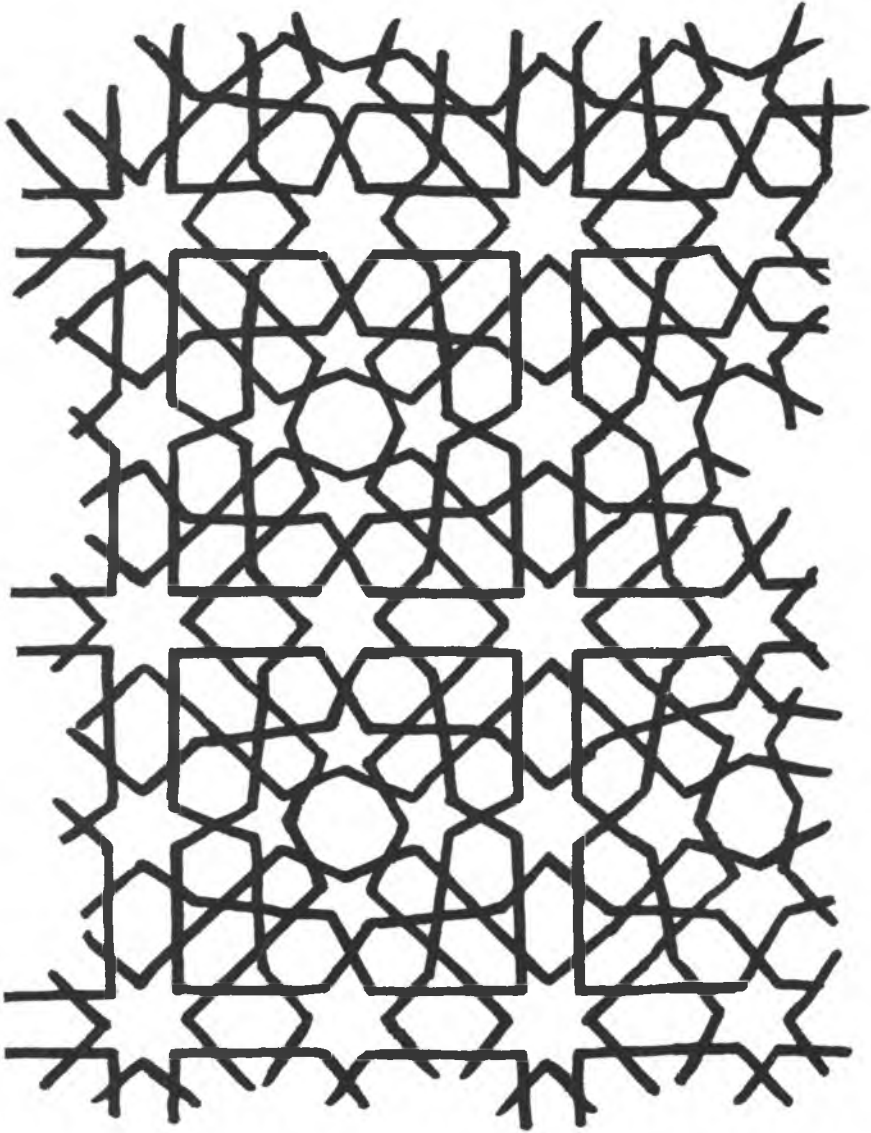
Şek. 7. Küfî Harflî ve Geometrik Desenler
(S. Mülayim).



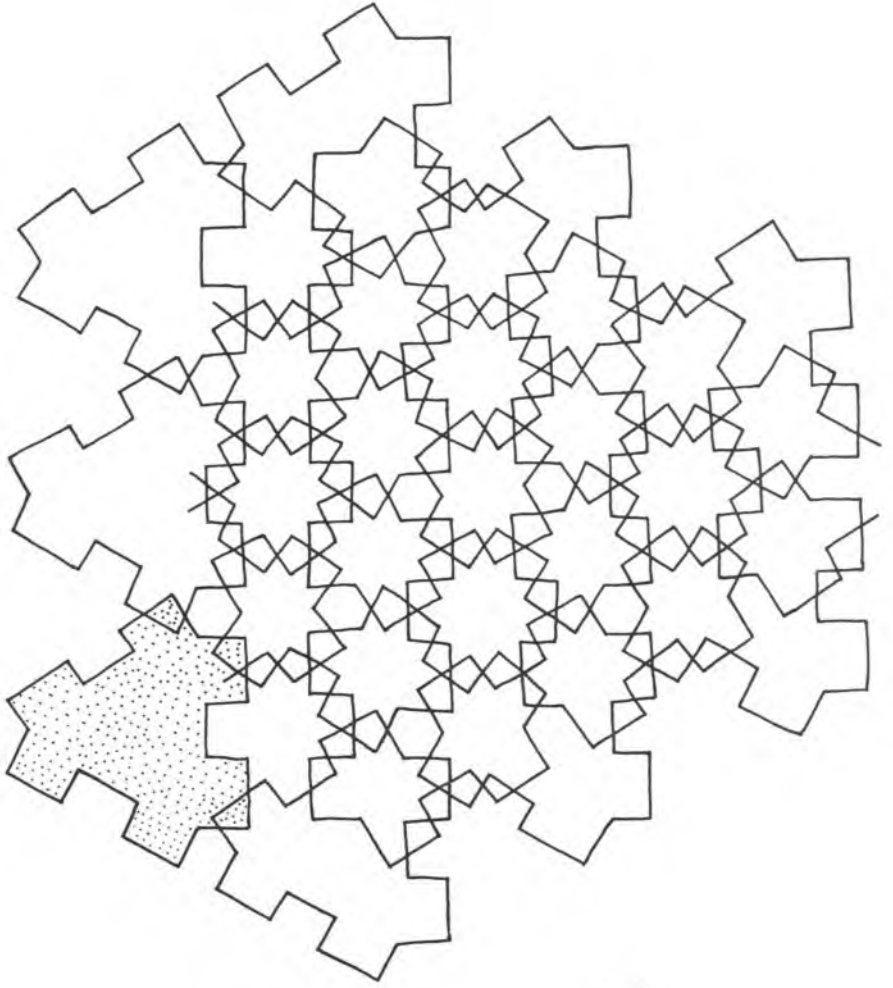
Şek. 8. Geometrik Bezeme (S. Mülayım).



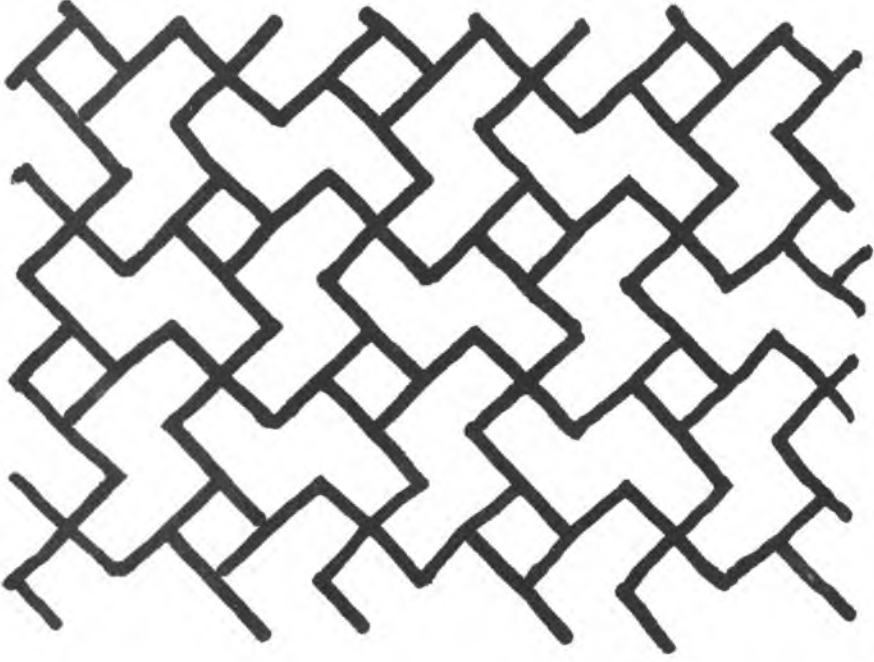
Şek. 9. Geometrik Bezeme (S. Mülayim).



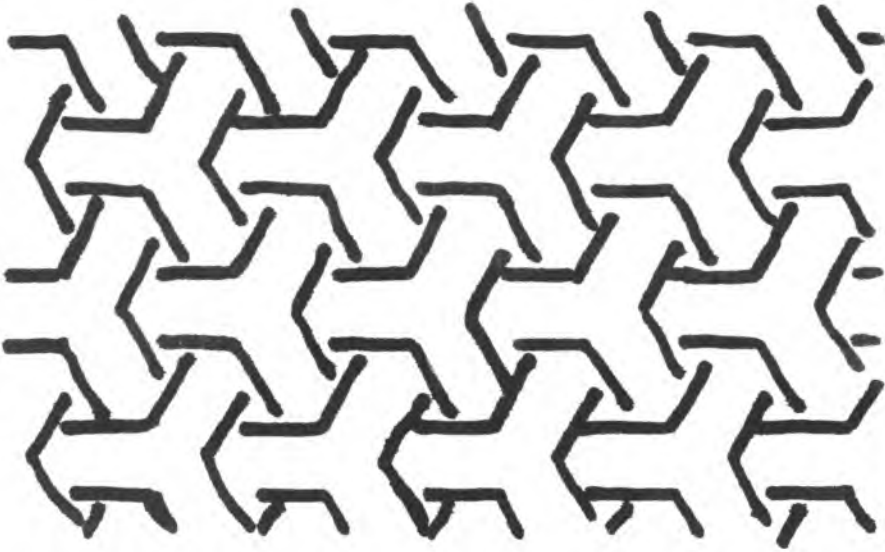
Şek. 10. Geometrik Kompozisyon (S. Mülayim).



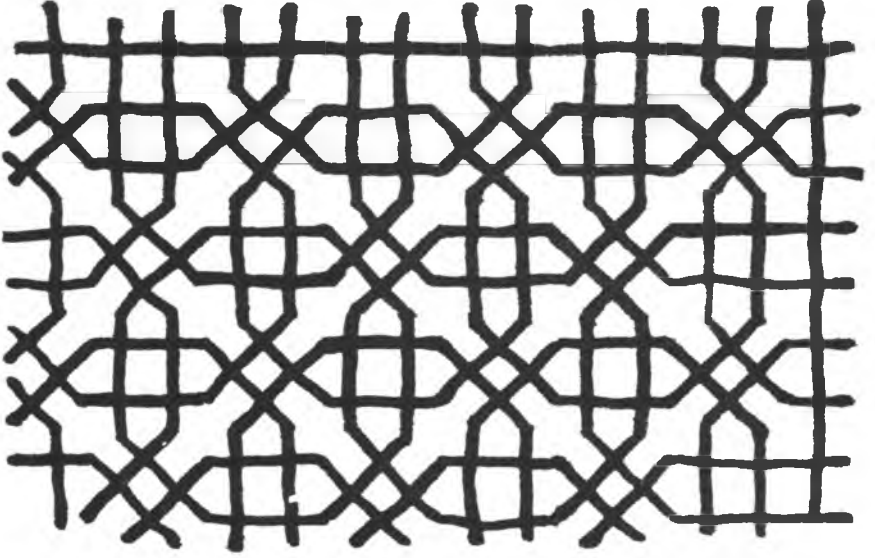
Şek. 11. Geometrik Kompozisyon (S. Mülayim).



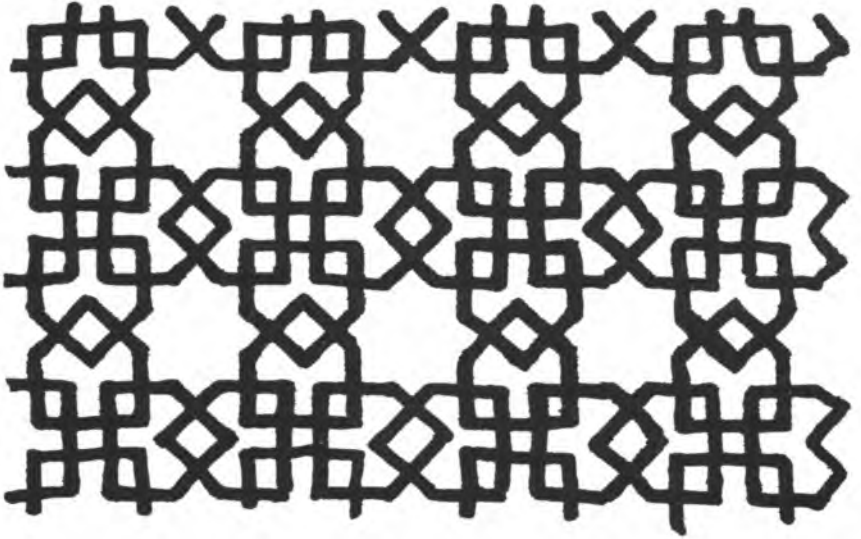
Şek. 12. "S" Biçimli Bölmeler. (S. Mülayim).



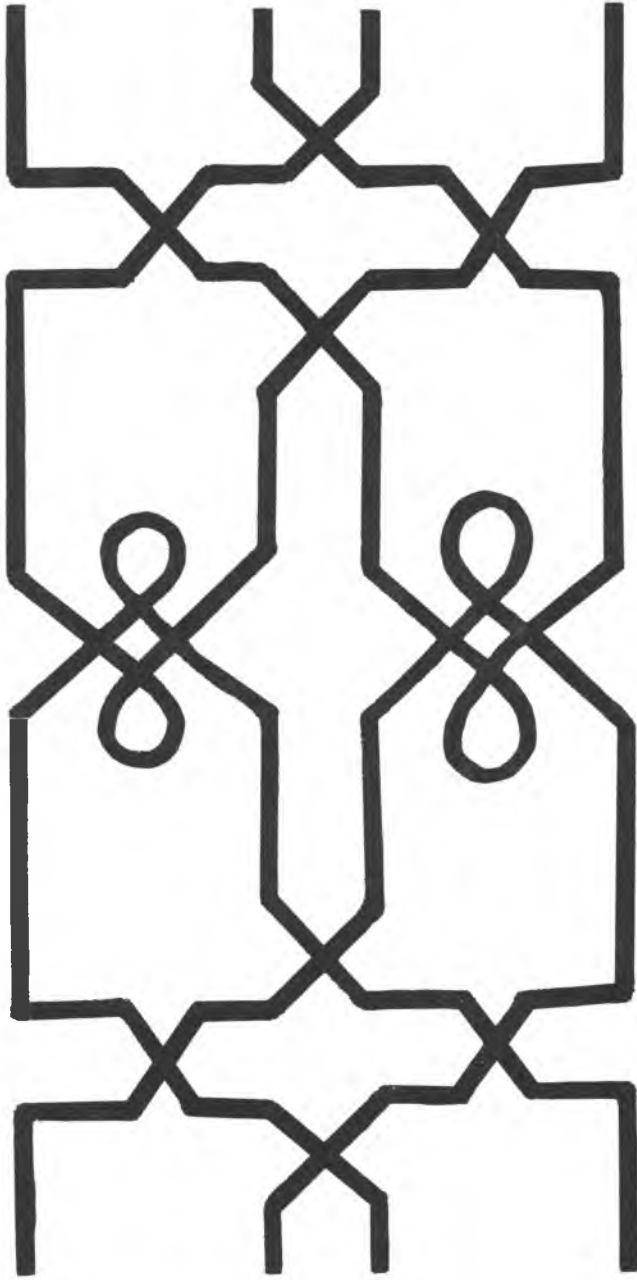
Şek. 13. Hasır Örgüsünü Andıran Kompozisyon (S. Mülayim).



Şek. 14. Geometrik Kompozisyon (S. Mülayim).



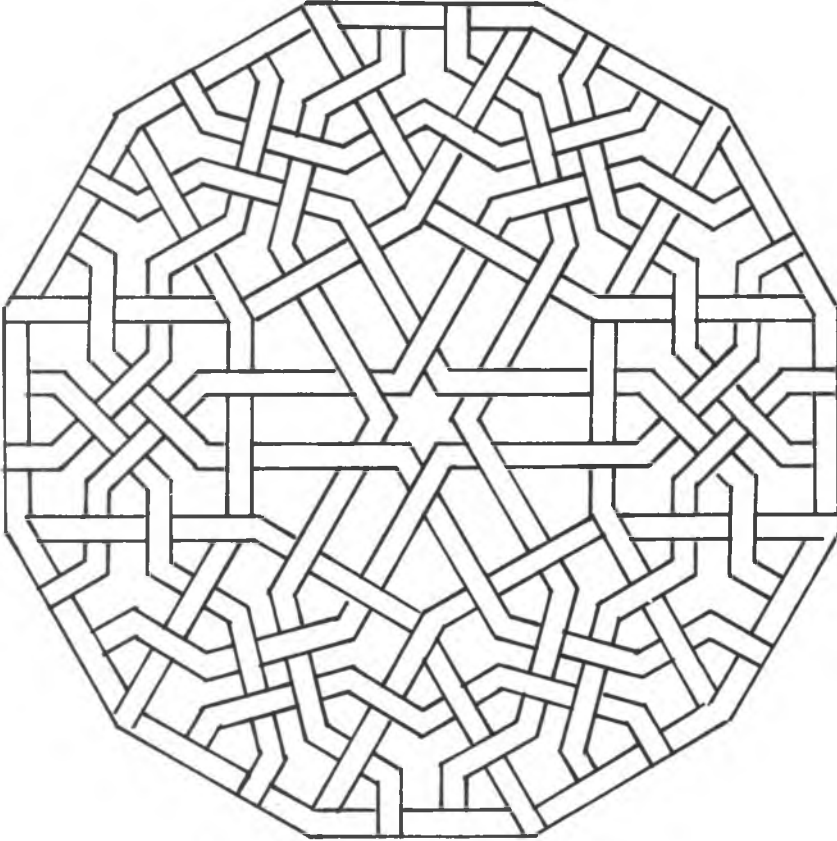
Şek. 15. Geometrik Kompozisyon (S. Mülayim).



Şek. 16. Geometrik Geçmeler (S. Mülayim).



Şek. 17. Kufi Yazıyı Andıran Bir Bordür (S. Mülayim).



Şek. 18. Oniki Kenarlı Madalyon (S. Mülayim).



Şek. 19. Kûfi Yazı Formlu Dairesel Madalyon (S. Mülayim).